

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'Eglise et l'Art social

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 74-82

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'ÉGLISE ET L'ART SOCIAL

PARURES DE FÊTE — ÉLÉMENTS DÉCORATIFS — COMMENT ON ENLAIDIT LES ÉGLISES — LA LEÇON D'UNE EXPOSITION — UN TRISTE RÉSULTAT DE LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE — EN PLEINE LUTTE — AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI — L'ART RELIGIEUX ET LE PROBLÈME SOCIAL — LE RÔLE DE LA MAGNIFICENCE — L'ART RELIGIEUX AU *KATHOLIKENTAG* — UN MANIFESTE BELGE — PROFITONS DES TENDANCES ARTISTIQUES NOUVELLES.

Le mauvais goût qui préside à l'ornementation de nos églises ne se manifeste jamais avec plus d'éclat que dans les grandes circonstances. C'est quand nous faisons un effort pour parer, comme disent les gazettes, « nos temples de leurs plus beaux atours », que nous révélons le mieux notre indigence décorative. Il y a des choses qui ne s'analysent pas, qui ne supportent pas même la description ; on les accepte, parce qu'on en a l'habitude, et aussi par indifférence.

Les « beaux atours » de nos églises font souvent partie de ces choses qu'on doit subir sans sourciller, même quand ils sont faits de calicots multicolores, de chaînes de papier doré, d'oriflammes en carton, semés d'étoiles bleues, d'écussons bariolés, d'une héraldicité plus que douteuse, de découpages fantastiques, etc. etc. Et dire qu'on croit ajouter à la beauté d'un édifice par cet étalage d'une somptuosité enfantine, digne d'un vilage nègre !

On remplace une disposition élégante et rationnelle du décor, par une profusion, une surcharge de choses qui n'ont aucune espèce de valeur, aucun intérêt esthétique, et dont l'assemblage détruit l'harmonie architecturale du monument lui-même.

Pourquoi infliger aux lourds chandeliers, aux beaux reliquaires qui brillent encore sur nos autels, un pareil voisinage, pourquoi donner un tel cadre aux magnifiques cérémonies de notre liturgie ? Est-ce pour manifester notre infériorité artistique, notre impuissance ?

« Avec peine, disait naguère, dans un entrefilet, le « Courrier de Genève », avec peine nous avons vu dans une église récemment restaurée, à l'occasion de la Fête-Dieu, une véritable débauche de fleurs artificielles, mélange indéfinissable de couleurs, *du neuf et du vieux* jetés dans un incroyable pêle-mêle. Est-ce ainsi qu'on prétend honorer l'Hôte divin de nos tabernacles ? »

Je ne sais quel est le penseur qui a écrit la phrase suivante : « Plus il y a de désordre dans une œuvre, plus elle est laide. »

Or, il faut savoir l'avouer, les décorations temporaires, civiles et religieuses, que nous arborons les jours de liesse ou de solennité, sont presque toujours confuses et désordonnées, parce qu'on y fait entrer, comme éléments composants, des choses qui ne peuvent pas s'harmoniser entre elles, par exemple, à l'église, des fleurs artificielles et des fleurs naturelles, des étoffes de soie et des cotonnades à cinq sous le mètre, des lampadaires d'argent et des attributs de papier.

Les mois de Marie, les mois du Sacré-Cœur, servent spécialement de prétexte à l'exhibition de toutes les petites laideurs que renferment les sacristies : lustre bleue, mousseline à cataplasmes, roses dorées, chandeliers en verre argenté.

On voit sur ces autels des collections de vases dépareillés, tous plus affreux les uns que les autres, de vieilles guipures fausses, des dentelles au crochet, au filet, des draps brodés de chenilles ; on en met, on en met, autant qu'on peut, comme si vraiment la concentration, sur un point donné, de choses horribles par leur aspect, par leur matière, par leur dessin, pouvait arriver à produire une impression de Beauté.

On m'a cité l'exemple d'un brave curé qui garde soigneusement le papier argenté de ses paquets de chicorée pour en tapisser son église.

Il y a quelque chose de touchant peut-être dans cette naïve pensée, mais le fait en lui-même ne porte-t-il pas contre notre temps une accusation terrible ?

Laissez-moi donner la parole, maintenant, à un grand esthète belge, catholique, M. Maurice Bekaert, qui, justement à propos des autels du mois de Marie, a écrit les lignes suivantes : « Sous l'élanement des piliers gothiques, dans la splendeur des ors, des marbres, des verrières, c'est piteux cet étalage de papier, ce luxe maigre d'étoffes tissées pour les fenêtres d'un petit bourgeois.

« Oh ! certes, point ne me vient à l'idée de porter atteinte, de quelque façon que ce soit, aux dévotions charmantes du mois de Mai, et je comprends et j'aime cette poétique coutume, vivace dans les familles intégralement chrétiennes, de consacrer les prémices du printemps à la Reine du Ciel.

« Les lys de papier, les fleurs des champs liées en gerbes maladroitement, les petites bougies de couleurs dans les chandeliers qui brillent, les images multiples encombrant la cheminée ou la commode du pauvre, c'est adorable dans la chaumière, dans la chambre étroite de l'ouvrier où tout cela met un peu de vie et de gaîté, un rayon d'idéal.

« Mais, dans le temple de Dieu, profanation ! La collectivité, le peuple, les riches, n'ont-ils pas mieux à offrir à l'Immaculée et à la Reine, au Cœur de Jésus, qu'une rame de papier peint et vingt aunes de cotonnade ! »

A mon avis, la décoration doit toujours s'harmoniser au milieu et ce serait folie de couvrir de drap d'or nos églises villageoises. On doit au contraire y employer des choses rustiques qui puissent cadrer avec l'ambiance naturelle.

En toutes saisons, on a sous la main de quoi faire des bouquets, tresser des guirlandes.

Rien n'est plus joli qu'un autel gracieusement décoré d'aubépine fleurie ; les feuillages teintés de l'automne fournissent des gerbes énormes et somptueuses. Avec de la toile blanche, piquée de branches vertes, on peut confectionner des merveilles. Les sanctuaires pauvres, pauvres par leurs lignes architecturales, pauvres par leur décoration permanente, pauvres par les ressources dont ils disposent, doivent éviter, avant tout, le faux luxe, tout ce qui est clinquant.

Que l'on ait des chandeliers en bois bien tournés et bien cirés, d'une silhouette pure, d'une matière franche, cela vaudra mieux que des candélabres en fonte nickelée et autres objets semblables.

Il importe, dans les villes, de mettre des années à composer un matériel décoratif véritablement soigné ; enrichissons peu à peu chaque autel d'œuvres d'art choisies, peu nombreuses, mais supportant chacune l'analyse et la critique la plus exigeante.

N'oublions pas que l'on peut faire des choses horribles, avec des métaux très précieux, et des choses superbes, avec de l'étain, du fer forgé, du cuivre, du bois.

Employons mieux et davantage les ressources nouvelles que l'Art décoratif moderne met à notre disposition :

incrustations métalliques, niellures, céramiques flammées, marqueteries, pyrogravure, etc , etc.

Usons de la plante verte, qui va avec tous les styles et ne détonne jamais ; mais donnons-nous la peine de nous en servir et ne nous contentons pas d'aligner à la diable quelques misérables pots de fleurs qui semblent déposés dans l'église, par hasard.

Bannissons surtout les cache-pots en carton et en papier plissé, ils suffisent avec leur coloris violent à tuer tout l'effet que nous attendons des plantes elles-mêmes. Mieux vaut tout simplement passer sur les pots une couche de couleur verte très foncée, qui les harmonise à la décoration végétale et neutralise leur présence.

Je n'ai plus présent à ma mémoire le nom de l'écrivain qui a dit : « On ne devrait jamais oublier que l'édification, l'ameublement, la décoration d'une église est l'œuvre la plus grandiose et à la fois la plus ardue, qui puisse être proposée à l'effort d'un artiste. Il faut non seulement être un artiste, mais un artiste consommé, pour s'élever jusqu'à l'idéal formidable que renferme la notion seule d'une église. »

C'est pourquoi on ne saurait trop déplorer la légèreté avec laquelle on installe, dans nos plus splendides sanctuaires, des chemins de croix, des confessionnaux, des lustres, des tables de communion et même des autels dont l'achat se fait au petit bonheur, ou du moins sans étude préalable.

Il est loisible à de généreux donateurs d'imposer des statues votives, des ex-voto qui sont une véritable atteinte à l'intégrité esthétique d'un monument tout entier.

Et notez bien que ce ne sont pas les ex-voto des humbles que je viens condamner : cartons peinturlurés, jambes et mains de papier, poupons de cire, etc. Attachés à la grille d'un autel, ceux-là ne s'imposent pas,

et leur humilité rehausse les magnificences dont ils sont entourés ; enfin, ils sont mobiles et ne visent pas à la durée.

Il en est autrement de ces plaques de marbre couvertes d'inscriptions dorées qui s'incrument dans les murailles. Cette forme d'action de grâces sent son utilitarisme et proclame le moindre effort, cela suffirait déjà à lui en faire préférer d'autres, mais en même temps elle dégrade, elle envahit, elle transforme les parois et cet affichage marmoréen détruit le site intime de nos temples et en diminue le charme.

Ceux d'entre les lecteurs de ces lignes qui ont pu visiter un peu sérieusement la dernière exposition universelle de Paris en 1900, n'ont-ils pas été frappés, comme moi, de ce fait douloureux : c'est que, seule, au milieu de toute une résurrection de l'art décoratif appliqué au mille et un besoins de notre civilisation raffinée, la partie réservée à l'Art religieux se montrait, non seulement dédaigneuse de toute innovation, ce que l'on pourrait à la rigueur excuser, mais incapable de recherche et d'effort dans l'exploitation de l'immense domaine ancien qui lui appartient. C'était une terrible stérilité !

Dans son feuilleton du « *Journal des Débats* », à la date du 26 octobre 1900, M. André Hallays écrivait les paroles ci-dessous qui sont l'expression même de mon propre sentiment, sous une forme que je n'oserais point me permettre.

Une des sections de l'Exposition qui offre le plus affligeant spectacle est, dit l'auteur, celle qui est dénommée : « Art Religieux ». Ce qu'on y voit n'a rien d'artistique et est à peine religieux : « Je ne parle pas des « vêtements d'église » ; quand on voit quelles effroyables chapes et chasubles on fabrique aujourd'hui soit en Allemagne, soit en Italie, on est plein d'indulgence

pour les brodeurs français ; ils ont l'imagination peu inventive, mais du moins ils ont du goût et soignent leur travail. Je ne parle pas non plus de l'orfèvrerie religieuse en France, elle fabrique beaucoup de camelote, comme ailleurs ; lorsqu'elle copie des œuvres anciennes, elle se contente le plus souvent d'à peu près assez grossiers ; néanmoins elle a produit aussi quelques belles pièces d'un style nouveau, qui a le tort de trop ressembler au *modern style*, mais en même temps d'une rare beauté d'exécution ; il y a telle crose épiscopale conçue et exécutée par des disciples de Lalique, laquelle n'est point indigne de figurer dans un trésor de cathédrale.

« L'horrible, c'est l'œuvre des architectes qui bâtissent des autels et des sculpteurs qui sculptent des statues pour les églises. Elle est exposée au rez-de-chaussée, du palais consacré aux « Arts décoratifs », près de la porte du quai d'Orsay. Il est déjà cruel, lorsqu'on visite quelque église du treizième siècle, de découvrir sous les vieilles et nobles ogives un échantillon de cette abominable pacotille. Mais, ici, l'entassement de toutes ces choses repoussantes et grotesques est d'une laideur incomparable.

« C'est le musée Grévin de la dévotion ; c'est le sanctuaire du mauvais goût, peuplé de vierges en saindoux et de saints en sucre d'orge. Oh ! le lilas de tunique de saint Joseph ! le rose des chairs des anges ! le bleu des yeux de la sainte Vierge ! le zinc de la cuirasse de Jeanne d'Arc ! Mais où va-t-on chercher les gens qui sculptent et peignent ces figures de cauchemar ? Et les chemins de croix !... Mais vous n'êtes point sans passer quelquefois dans la rue Saint-Sulpice ou dans la rue Bonaparte : je n'insiste pas.

« Ce qui est intolérable, c'est la pensée que les statues sans nom qui sont ici réunies vont émigrer à travers

toute la France et déshonorer par leur présence les chefs-d'œuvre de l'architecture d'autrefois. C'est la pensée qu'au-dessous d'un vitrail du treizième siècle, dans une de ces délicates chapelles qui flanquent le chevet de nos cathédrales gothiques, sur un beau fût de pierre que surmonta peut-être jadis une émouvante image de la Madone couronnée, on va installer un de ces saint Antoine de Padoue ou bien l'une de ces Vierges de Lourdes ! Ces choses-là sont la honte du clergé, des dévots et des fabricants de statues. »

Ces observations d'un homme de goût ont été faites avant l'effroyable tempête spoliatrice qui s'est abattue sur l'Eglise de France et à un moment où rien ne la faisait encore soupçonner ; elles sont un peu vives, et il est pénible d'avoir à les enregistrer à un moment où tout le patrimoine des catholiques français est devenu la proie de leurs impitoyables ennemis.

Certes, et il ne faut pas craindre de le proclamer hautement pour répondre à tous ceux qui nous raillent, les persécutions dirigées sans cesse pendant tout le XIX^{me} siècle, contre l'Eglise dont les biens sont, dans certains pays, périodiquement spoliés, contre les Ordres religieux, dissous, supprimés, volés, exilés, doivent être regardées comme une des causes du marasme dans lequel est tombé l'Art religieux, et les catholiques se sont en quelque sorte lassés de produire et de donner de belles choses dont on s'empare et qu'on détruit.

Les évêques d'aujourd'hui, les supérieurs de Congrégations, sont absorbés par des soucis de plus en plus graves. Obligés de se défendre, sans cesse, contre de nouvelles attaques, et finalement dépouillés, il leur est devenu presque impossible de concevoir des œuvres grandioses, de rechercher et de découvrir des talents, de les mettre en valeur.

Quand tant de quartiers de nos villes populeuses ne possèdent pas d'église, on parait malvenu de prôner

une réaction artistique, de se lamenter sur la vulgarité des objets culturels et de broder sur l'Art religieux des variations esthétiques. On en arrive à justifier le provisoire misérable et à regarder les temples démontables et transportables, à l'américaine, couverts en zinc gondolé, qui commencent à s'élever dans les faubourgs des grandes métropoles, comme la seule ressource de l'avenir ténébreux

Qu'un tel état de choses soit désastreux, non seulement au point de vue catholique, mais au point de vue de la civilisation générale et de la culture de l'esprit populaire, nul ne saurait le contredire.

Mais n'oublions pas que nos sublimes cathédrales pleines de chefs-d'œuvre, ont été édifiées, elles aussi, dans des époques tourmentées et que souvent, leurs constructeurs devaient lâcher la truelle pour prendre l'épée. Sans se décourager ils affrontaient les pillages et les incendies, ils ne bâtitassent pas pour eux, mais pour les siècles, pour Dieu qui est éternel.

Je crois donc, que malgré toutes les causes déprimantes qui pourraient briser leur élan, les catholiques se doivent à eux-mêmes de corriger certaines erreurs, certaines négligences auxquelles ils se sont habitués sous l'empire des circonstances.

Rien ne prouvera mieux la solidité de leur foi, que leur application, en pleine bataille, à l'ornementation patiente de toutes les choses devant célébrer Celui qui leur a dit : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point.*

Voyez, les sectaires se vantent d'avoir mis la main sur la Basilique du Sacré-Cœur à Montmartre et parlent déjà de sa destination future, et cependant, chaque jour, les fidèles, par des dons qui ne se ralentissent pas, contribuent à l'enrichir encore de statues et de mosaïques : c'est un magnifique défi !

Voilà, de quel exemple on devrait partout s'inspirer.

G. de MONTENACH

(à suivre)